

OLIVIER MASSON

NOUVELLES NOTES D'ANTHROPONYMIE GRECQUE

aus: Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 112 (1996) 143–150

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn

NOUVELLES NOTES D'ANTHROPONYMIE GRECQUE*

XII. La liste de Léontopolis SEG 40, 1568 et son onomastique

Etudier en détail l'onomastique d'une inscription grecque qui renferme de nombreux anthroponymes est toujours un exercice utile: il permet de distinguer noms ordinaires et noms rares, et en outre, lorsqu'il s'agit de l'Égypte du III^e s. de notre ère, de répartir ces noms en couches historiques différentes.

Cette étude portera sur une grande inscription éphébique, d'abord attribuée à Memphis par le premier éditeur M. N. Tod¹, puis sûrement localisée à Léontopolis ou Tell-Muqdam (Est du Delta) par Louis Robert². Le texte a été bien établi par Tod, ensuite reproduit dans SB 9997 et plus récemment dans SEG 40, 1568, qui servira de point de départ, après qu'une traduction commentée en avait été fournie par Etienne Bernard³. L'inscription est précisément datée du 1^{er} Hathyr de l'an 4 d'Antonin (Elagabal), soit le 28 octobre 220. Gravé sur deux faces, avec 65 lignes, le texte demeuré complet apporte la liste des éphèbes qui ont été vainqueurs à un concours sacré célébré pour l'empereur, "sur le modèle des Antinoeia", avec leur état-civil.

Après M. N. Tod, qui s'était contenté de fournir une liste alphabétique des 120 noms cités, E. Bernard a souligné l'intérêt de certains d'entre eux, en utilisant des remarques de Jean Yoyotte⁴. J'essaierai ici de les classer en diverses catégories linguistiques, en insistant sur certains points.

1) Noms grecs plus ou moins panhelléniques, qui ne sont pas associés à des notions religieuses égyptiennes.

Il n'y a pas à insister sur des noms d'usage ordinaire comme Ἀρτεμίδωρος, Δημήτριος, Καλλί-νικος, Πτολεμαῖος ou Χαϊρήμων. L. 56 un "Μίκις" doit être accentué Μίκις et c'est un des nombreux diminutifs du groupe de (σ)μικρός, qui manque par hasard chez Bechtel, HPN 485; assez rare, il se trouve déjà à Naucratis (VI^a), probablement pour un homme de Chios, SEG 12, 387, index⁵. A la l. 19, une femme Ποσειτάριον (mère) porte un nom rare correspondant à *Ποσειδάριον, avec assourdissement de la dentale, ainsi que Ποσειτῶν dans P. Lond. 189, 17; c'est un diminutif de forme neutre en -άριον comme ici-même Ἀμμωνάριον (27).

Mais un nom, ou plutôt second nom, mérite un examen plus circonstancié. Un éphèbe, l. 36–37, est catalogué comme Λεωνίδης ὁ καὶ Σκύβαλος Ερμονωφριος, μητρός Ἀνουβιαίνης. Il porte lui-même un nom du groupe du "lion", qui sera examiné dans la section 2, tandis que son père et sa mère appartiennent au groupe égyptien. Par contre, le surnom ὁ καὶ Σκύβαλος est purement hellénique, et s'explique immédiatement par le substantif σκύβαλον "déchet"; vu sa relative rareté et surtout son sens très particulier, il sera analysé plus loin, XIII.

2) Noms grecs ou de formation grecque qui sont motivés par le syncrétisme religieux gréco-égyptien.

On ne s'attardera pas sur les noms divins qui sont utilisés comme anthroponymes sans aucune modification morphologique. Ainsi Ἀπόλλων (41, 58), Ἑρμῆς (33), Ἥφαιστος (17, 20, 45, 47) ou Ἡρακλῆς (14, 25, 31, 57); leur usage se répand durant l'époque impériale dans diverses régions,

* Suite des Notes VIII–XI dans cette revue 110 (1996), 87–99. P. 87, il faut supprimer le crochet devant l'inscription (milieu de la page).

¹ Tod, JEA 37 (1951), 86–89; la pierre est au British Museum.

² Bull. épigr. 1952, 180, avec des arguments qui sont surtout d'ordre onomastique.

³ Dialogues d'histoire ancienne 16/1, 1990, 81–87 (sans le texte grec); cf. SEG 40, 1567 et 1568, où cette référence aurait dû être répétée.

⁴ E. Bernard, 87, reprenant J. Yoyotte dans Annuaire de l'E.P.H.E., V^e section (sciences religieuses), 1987–1988, 159.

⁵ Exemple repris dans Lexicon Greek Pers. Names I, s.v. (d'après A. Bernard); rien dans Lexicon II.

suyant les modes locales. En Egypte, ils correspondent à des divinités locales assimilées d'après des règles connues.⁶

La même explication est naturellement valable pour les dérivés de ces noms divins, comme Ἀπολλώνιος (8, 45), Ἀπολλωνιάς (21, fém.), Ἀπολλωνοῦς (57, fém.), Διονύσιος (8, 9, etc.), Ἑρμείας (12, deux fois), Ἑρμείνος (32), Ἡράκλειος (25) et autres dérivés, Ἡφαιστίων (18, 49, 63), etc.

Les noms qui se rattachent à certains groupes typiques représentés par Δίδυμος (37, etc.), Διόσκορος (10, etc.), Ἱερακίων (32) et Ἱερακίαινα (42), Αἰλουρίων (62) sont également bien connus⁷ et il est inutile d'insister à leur propos.

Cependant un groupe est spécialement important ici, celui des noms formés sur λέων "lion". En effet, ils sont en relation directe avec le culte du dieu-lion Mihôs adoré dans la ville de Léontopolis et ils ont déjà fait l'objet des observations pertinentes de J. Yoyotte et E. Bernand⁸. On compte diverses variétés. Tout d'abord le simple Λέων (20), le très fréquent Λεωνίδης (6, 7, 8 et passim), Λεοντᾶς (5). Le dérivé Λεονταροῦς est notable: comme les noms en -αροῦς, c'est un féminin clair (21, second nom d'une Ἀπολλωνιάς; 23, une mère, comme en 26, 47, 48); en outre dans le cas de Σαραπίων Λέοντος Λεονταροῦτος (20), nom de la grand-mère⁹. Un hapax probable est Λεόνταρος (58), forme secondaire ou variante de Λεοντάριος. Un composé syncrétique typique de l'époque et nouveau est Ἡφαιστολέων (22 et 42).

J. Yoyotte et E. Bernand ont également attiré l'attention, dans le même contexte culturel, sur les noms tels que Ἴσχυρᾶς "Lefort" (13, etc.). Il se rattache à un groupe qui n'est pas ignoré en Grèce même (HPN 287), mais sa diffusion particulière en Egypte correspond visiblement à une allusion au dieu-lion comme "grand de puissance"¹⁰. On trouve donc ici Ἴσχυρᾶς (13, 14, 17, 25, 37), avec Ἴσχυρίων (53), Ἴσχυροῦς (61, fém.), Ἴσχυρίαινα (33, fém.); le composé nouveau Ἴσχυράμμων (3).

3) Noms égypto-grecs.

Les noms que j'appelle égypto-grecs, qui comportent un radical égyptien pourvu d'un suffixe grec, ou bien deux éléments divins en composition, sont naturellement fréquents ici: ainsi Ἀνουβίων (17, etc.), Ἀνουβίαίνα (fém., 36 et 56), Ἀρποκράς et Ἀρποκρατίων, Ὠρίων, Ὠρος, Ὠριγένης, etc.

Parmi les composés, on relève: Διοσκοράμμων (15), Ἴσχυράμμων (3), déjà signalé; Νειλάμμων (46), Σαραπάμμων (6), Σαραποδίδυμος (47), Σαραποδιόσκορος (11, 48).

4) Noms égyptiens.

Les noms purement égyptiens, simplement transcrits, simples ou composés, ne manquent pas, ainsi: Ερμονωφρις (35, nouveau ?), Νεχθερωσους (59, 60), Φιμηνιος (54), Θαφμοις (60, fém.), etc.

Le plus notable est le féminin Θαμισις (64). En effet, c'est le seul qui avait été mal lu par l'éditeur M. N. Tod, transcrivant ce qui serait au nominatif "Θαημισις", lecture reproduite dans SB 9997 et encore SEG 40, 1568. La rectification nécessaire apparaît dans la transcription *Thamiusis* que donnait E. Bernand dans sa traduction, mais sans commentaire. En fait, la correction (avec une seule lettre changée) avait été apportée tacitement par J. Yoyotte, à propos du culte du lion à Léontopolis: "on ajoutera la *Thamiusis* 'celle de Mihôs' et la *Thaphmois* [l. 60] 'celle du Lion', deux noms transcrits de l'égyptien"¹¹. Le premier nom est très rare, mais les recueils fournissent déjà la variante Ταμισις (notamment P. Ryl. II, 220). Quant à la forme Θαμισις, ce n'est plus un hapax. En effet, Alain Martin consulté à ce sujet m'avait indiqué la présence du même nom (au génitif) dans P. Bub. 1, 4, col. xxxv, 6,

⁶ Pour l'anthroponymie, l'étude déjà ancienne des "Aegyptische theophore Personennamen" de Th. Hopfner, Arch. orientale Pragense = Arch. Orientalni 15 (1944), 1-64, est toujours indispensable.

⁷ Voir Hopfner, 17, pour la déesse féline Bastet et les équivalents grecs Αἴλουρος, Αἰλουρίων, etc.

⁸ Articles cités plus haut, notes 3 et 4.

⁹ Comparer l. 29 où Ἄρτεμις est une grand-mère, Artémis, l. 55 une Ἀμμωνοῦς, l. 65 une Εἴσεις.

¹⁰ Articles cités; j'avais moi-même noté naguère l'intérêt du couple onomastique Μουις Εἰσχυρᾶς dans un papyrus du III^e P. Alex. 16.

¹¹ Annuaire E.P.H.E. déjà cité, note 4, 159; E. Bernand, 87. Du point de vue égyptien, Michelle Thirion, Revue d'égyptologie 39 (1988), 138.

où il était signalé comme un “addendum lexicis onomasticis”¹². Il constatait à ce propos la proximité des deux exemples “dans le temps et dans l’espace”, car le papyrus date de 221 et notre stèle de 220, en concluant: “Nous sommes donc en présence d’une forme caractéristique de l’onomastique de l’est du delta”¹³.

5) Noms latins

On trouve dans cette liste un bon nombre de noms latins, intimement mêlés aux autres anthroponymes. Ils sont presque tous d’une grande banalité et il serait inutile de les énumérer. On peut seulement remarquer: Ἀτιλίων (61), qui doit être un élargissement en -ων d’Ἀτ(τ)ίλιος, le cognomen latin *At(t)ilius*; Κασσιανός (42) et Κάσιος (12, 49) sont des formes avec simplification de la géminée répondant à *Cassianus* et *Cassius*¹⁴; Λοῦππος (18) est une variante à gémination de Λοῦπος, *Lupus*; le nom de femme Λούκιλλα (30, 31) est à accentuer ainsi, comme les diminutifs grecs correspondants.

6) Nom sémitique

Un seul exemple dans notre liste, avec le féminin Σαμβαθοῦς (59); on sait que c’est un des dérivés du groupe de Σαμβαθαῖος, tiré du nom du sabbat. Il n’a peut-être plus un caractère ethnique bien marqué.

7) Noms divers

Certains noms ne se laissent pas classer immédiatement. En 19, un Διόσκορος ὁ καὶ Ἄληθις. Je vois ici une forme raccourcie du nom tardif Ἀλήθιος ou *Alethius*, du groupe d’ἀληθής. Les recueils signalent un *Alethius*, rhéteur de Bordeaux (IV^p) mentionné par Ausone; à Rome, exemples plus anciens d’*Alethinus* et *Alethius*¹⁵. Le féminin rare Κοροῦς (17) pourrait être égyptien; même nom masculin à Karanis, liste d’hommes, SB 9176, 40 = 126 et 9177, 34 (IV^p). Mais le masculin Κόρρης (60, surnom; accent?) n’est pas clair, tout comme d’autres noms en Κορρ-¹⁶. Enfin Κύρων (31) me semble être un élargissement en -ων du nom historique Κῦρος, qui représente Cyrus et fut répandu à l’époque impériale, notamment en Egypte¹⁷.

Comme on le voit, la liste de Léontopolis constitue un riche répertoire d’anthroponymes d’origines très diverses, avec la présence originale de noms concernant le Dieu-lion.

XIII. Les noms Σκύβαλος et *Σκυβάλη, *Scybale*

On a dit plus haut, XII, qu’un des éphèbes de la liste de Léontopolis s’appelle Λεωνίδης ὁ καὶ Σκύβαλος: le second nom est remarquable et n’a guère attiré l’attention jusqu’ici. Seule, apparemment, Mariangela Vandoni avait examiné naguère sept exemples de Σκύβαλος figurant dans les papyrus, ainsi qu’un exemple latin rarissime du féminin *Scybale*¹⁸.

En ajoutant l’exemple épigraphique de Léontopolis, je voudrais reprendre ici cette liste et la commenter. Cependant, avant d’aller en Egypte, il convient de s’arrêter sur un exemple latin. En effet, il est de loin le plus ancien pour nous (I^a) et tout à fait isolé à l’ouest du domaine gréco-romain.

Une des pièces de l’Appendix Vergiliana, le *Moretum*, comporte deux personnages aux noms grecs, le paysan *Simylus*, donc Σιμύλος, et son esclave *Scybale*, soit Σκυβάλη. Les nombreux philologues qui se sont penchés sur le *Moretum* ne semblent pas s’être intéressés à ces noms: ils le méritent pourtant, car

¹² J. Frösen, D. Hagedorn, Die verkohlten Papyri aus Bubastos = Pap. Colon. XV, 1990, 158.

¹³ Lettre du 18 février 1994.

¹⁴ Plutôt, je crois, que des noms du groupe de Zeus Casios, P. Chuvin, J. Yoyotte, Rev. Arch. 1986, 55.

¹⁵ Solin, Griech. PN. Rom, 731.

¹⁶ Plusieurs relevés chez L. Robert, Noms indigènes . . ., 1963, 409 sq.

¹⁷ Etude de ce nom chez H. Solin, Beiträge zur Kenntnis der griech. PN. in Rom I, Helsinki, 1971, 63, n. 1; cf. du même Griech. PN. Rom, 229 sq.

¹⁸ M. Vandoni, “Note di onomastica greco-egizia”, *Hommages à Claire Préaux*, Bruxelles, 1975, 796–798. Indépendamment j’avais élaboré de mon côté une première liste.

leur présence dénonce assurément l'existence d'un modèle grec pour ce poème, plus ou moins soupçonné pour d'autres raisons¹⁹. Le nom de l'homme, Σιμόλος, sans être très fréquent, est connu à Athènes et ailleurs²⁰, tout en étant absent de l'onomastique grecque de Rome²¹. Celui de la femme *Scybale* demeure, à ma connaissance, une attestation unique²². Tous deux devraient provenir d'un poète grec de la fin de l'époque hellénistique²³. Je reviens plus loin sur la signification apparemment péjorative de ce nom, transparente en grec.

Retournant en Egypte, nous rencontrons une série d'exemples du masculin Σκύβαλος, qui se placent surtout au III^e s. de notre ère. Le seul exemple épigraphique est celui de Léontopolis, SEG 40, 1568, 36sq. Mais dans les papyrus, on voit plusieurs occurrences, tout d'abord pour Oxyrhynchos. Le texte P. Oxy. 2338 contient une liste de vainqueurs à des jeux, qui ont été exemptés de taxe: hérauts, poètes, joueurs de trompette²⁴. Parmi ces derniers, on trouve l. 28 (en 268P) un Θέων Διογένους τοῦ καὶ Σκυβάλου (ainsi BL VII, non pas -άλλου); l. 30 (en 277P) il faut lire Χιουρ ἐπικαλ(οῦ)μενος Σκύβαλος (BL IV et VIII). Ici, la lecture a été améliorée après l'édition²⁵ et on a compris plus tard que le nom initial est égyptien, en transcription grecque²⁶, en rapprochant le copte ρΟΕΙΡΕ qui signifie "excrément"²⁷; ainsi le nom (indigène) et le second nom (grec) ont le même sens, ce dernier étant formé sur σκύβαλον "déchet, etc." Toujours à Oxyrhynchos, autre exemple de Σκύβαλος en P. Oxy. 43 verso, III 25 (III^e); encore en P. Oxy. 1515, 14 (III^e), il faut lire ὁ καὶ Σκύβαλος après rectification²⁸. En PSI 1358 (212P) trois personnages, nommés à l'accusatif, sont K[οπρ]έα καὶ Σκύβαλον καὶ Ἀφροδίσιον²⁹; le premier, un Κοπρεύς, possède un nom qui appartient à la même sphère sémantique que Σκύβαλος, comme on le verra plus loin, XIV. Autres exemples encore: SB 9524 (lettre du III^e); P. Osl. II, 61 (même époque); P. Bub. I, no. 2, VI, 5 (même époque); P. Harris 94 (IV^e); P. Michaelidis 26 (même époque); CPR 175, 16. D'autres occurrences pourront apparaître.

Terminons par l'étymologie. Celle de notre Σκύβαλος est transparente et ne pouvait échapper aux sujets parlants. En effet, comme l'a indiqué très rapidement M. Vandoni³⁰, il se place à côté du neutre σκύβαλον "restes, déchets, etc.", mot qui n'est pas tellement rare et appartient à un groupe morphologique cohérent. Le substantif lui-même apparaît au moins au III^a chez Léonidas de Tarente, AP VI, 302, 6 pour les "restes" du diner, tout comme chez l'imitateur Aristôn, ibid. 303, 4; encore chez Hegesippos, ibid. VII, 276 et Philippe de Thessalonique, VII, 382. On le retrouve dans la LXX, chez Plutarque et les médecins; également dans les papyrus, pour les déchets de céréales, etc.³¹; cette dernière valeur

¹⁹ En particulier, une indication relevée par Isaac Vossius désignait le poète Parthenius de Nicée (I^a), qui vécut longtemps à Rome, cf. R. Pfeiffer, Callimachus I, fr. 605 avec bibliographie; Suppl. Hellenisticum, fr. 638; ci-dessous n. 23.

²⁰ Voir Lexicon II, etc.

²¹ Solin, Gr. PN. Rom 689 ne connaît que *Simus* et *Simala* (3 ex. au total).

²² La forme, trois fois dans le poème, est assurée par les meilleurs manuscrits. Noter cependant qu'on a lu longtemps "Cybale", encore dans la grande édition Heyne (vol. IV⁴, 1832); la bonne leçon remonte à l'édition rare de Moriz Haupt, P. Vergilii Maronis opera, Leipzig, 1873, 4.

²³ Parthenius de Nicée serait assurément un bon candidat, cf. N. B. Crowther, Mnemosyne 29 (1976), 69, n. 28.

²⁴ Tous ces hommes sont originaires d'Oxyrhynchos; comme l'a montré R. Coles, ZPE 18 (1975), 199 sqq., les jeux en question ont dû se dérouler à Naucratis, où ils auraient acquis une citoyenneté; ils reviennent dans la liste récente de F. Perpillou-Thomas, ZPE 108 (1995), 233 sqq. comme des "Naucratices (?)".

²⁵ La première lecture erronée "Χιουρσεικλα" avait été améliorée par E. Wegener dans BL IV; la présentation des faits chez Foraboschi, Onomast. alterum 341B est maladroite.

²⁶ Heureuse suggestion de P. van Minnen dans BL VIII, 256.

²⁷ Ajouter Crum, Coptic Dictionary, 1939, 697B et surtout J. Cerny, Coptic Etymol. Dictionary, 1976, 291, avec hiérog. ḥry "dung", démot. ḥyrt "id."

²⁸ On avait d'abord lu "Σκυβάτος", d'où l'entrée ancienne chez Preisigke, Namenbuch, 388; rectification de J. Rea sur P. Oxy. 3289.

²⁹ Ces hommes étaient des φ[ύλακας] dans l'édition; plutôt des φ[υγάδας] selon M. Vandoni (aussi BL 242).

³⁰ Article cité, 796 sq. Les éditeurs du Moretum ne semblent pas s'être souciés d'une explication de *Scybale*.

³¹ Par exemple SB 9386 (Tebtynis, II^e), l. 49 συνλ[έγον]τες σκύβαλα | ἐργ(άται) | β, l. 50 φυλλολογοῦν(ε)ς | ἐργ(άται) . . .

conservée en grec moderne (graines de rebut, français “grenaille”). Le terme est certainement plus ancien que Léonidas de Tarente. A ce propos, je crois qu’il faudrait retenir un dérivé σκυβαλικός dans un fragment du poète Timocréon de Rhodes (V^a) cité chez Plutarque, Thémistocle 21, 4; ce pourrait être une *lectio difficilior*, que l’on corrigerait à cause du mètre³². Il existe également un verbe σκυβαλίζω “traiter comme rien, mépriser”, chez Denys d’Halicarnasse, etc., avec les composés ἀνα- et ἀπο-³³. Enfin un abstrait σκυβάλισμα “traitement injurieux”, Pseudo-Phocylide (-μοσ Polybe 30, 19, 12). Comme on le voit, il s’agit d’un groupe cohérent et assez vivant: on ne s’étonnera pas de la présence de l’anthroponyme dans l’onomastique³⁴.

Pour la sémantique, enfin, il ne suffit pas de voir ici avec M. Vandoni “un nome da diseredati, più raro e forse anche più spregevole del più commune Κοπρέύς/Κοπρής . . .”³⁵. Selon moi, ainsi qu’on le verra plus loin, XIV, c’est comme Κοπρέύς, etc., un nom fortement apotropaïque, destiné à écarter le mauvais oeil et les esprits dangereux.

XIV. De Κοπρέύς à Κοπρία et Saint Coprès: noms copronymes

Un radical anthroponymique très ancien en grec est notamment connu avec les héros Κοπρέύς, dont le plus célèbre est Coprée, fils de Pélopes et héraut d’Eurysthée à Mycènes, Iliade 15, 639³⁶ accompagné de deux homonymes obscurs³⁷. Il a toujours été rapproché de κόπρος “fiente, fumier” et Pape-Benseler donnait la traduction par “Kothe”, même sens. Son antiquité est soulignée par l’existence du nom mycénien *ko-pe-re-u* (à Knossos et à Pylos), qui a toutes chances de correspondre déjà au nom homérique³⁸.

Par la suite, un bon nombre de noms historiques sont attestés avec le même radical, leur usage culminant dans l’Egypte gréco-romaine, jusqu’au martyr copte connu comme Saint Coprès³⁹. Avant de rechercher la motivation qui a présidé au choix de ces noms et d’examiner les explications proposées par les Modernes, il convient de donner un relevé rapide des attestations, au delà d’Homère, en complétant et mettant à jour les listes partielles qui ont été fournies notamment par P. Perdrizet⁴⁰ et Louis Robert⁴¹.

Pour le domaine grec, on relève, au VI^e s., un Κόπρις (sans patronyme) qui fait une dédicace au sanctuaire laconien d’Artémis Orthia, SEG 2, 73 = Lazzarini, Dediche votive, 403a.

Au V^e s., à Halicarnasse, on rencontre un Κόπρων Κυατβ[εω] (le patronyme est carien) dans l’inscription Syll.³ 46, 75 = édition Blümel, face C, 7⁴².

Même siècle, en Eubée, sur une lamelle en plomb de Styra, IG XII 9, 56, 198, lecture probable Κοπρε[ύ]ς⁴³.

³² Sur ce point, étude détaillée de P. Chantraine, REG 75 (1962), 389. Malgré la leçon des manuscrits σκυβαλ-, on lit le plus souvent κοβαλικόσι, ainsi D. L. Page, *Poetae melici Graeci*, 1962, fr. 727.

³³ Employés au figuré, mais aussi pour le fait de déposer des ordures, Bull. épigr. 1977, 423 (simple et composés).

³⁴ Des formes subsistent en grec actuel, ainsi les noms Σκύβαλος et Σκυβαλάκης qui m’avaient été signalés par le regretté J. Kalléris en 1970.

³⁵ Article cité, 797.

³⁶ Par exemple, Lexikon des frühgr. Epos, s. v.; LIMC, s. v.

³⁷ Ibid., il s’agit d’un descendant d’Orchomenos (Hésiode fr. 70, 29) et d’un fils du Béotien Haliartos (Schol. Iliade, sur 15, 639).

³⁸ Références et bibliographie chez F. Aura Jorro, Diccionario Micénico, I (Madrid, 1985), s. v.

³⁹ Dictionnaire d’histoire et de géographie ecclésiastiques, s. v. (1956). Coprès figure dans le martyrologe romain pour le 9 juillet, avec Paternuthis (porteur d’un nom égyptien typique) et Alexandre (III^e s.); il fut jadis honoré à Rome. Voir aussi H. Delehay, Anal. Bolland. 40 (1922), 90.

⁴⁰ Article intitulé “Copria”, REA 23 (1921), 85–94 (cité: Perdrizet).

⁴¹ En dernier lieu Noms indigènes dans l’Asie Mineure gréco-romaine, 1963, 53–55 (cité: Robert).

⁴² Réédition dans Kadmos 33 (1993), 1 sqq., notamment 7.

⁴³ Pièce jadis à Athènes; la restitution est probable.

Dans la première moitié du IV^e s., à Iasos, la grande liste Syll.³ 169 = I. Iasos 1, nomme un archonte, Δείνων Κόπρωνος, l. 7, et un prêtre de Zeus, probablement son fils, Κόπρων Δείνωνος, l. 16.

On place au IV^e s. une épitaphe de Mélos, IG XII 3, 1184, où figure le fils d'un Κοπρις, Σωκλείδας Κόπριος⁴⁴.

Dans la grande inscription des pyrgoi de Téos, CIG 3064, on rencontre un Κοπρέως πύργος, l. 34, mais il s'agit du nom héroïque plutôt que de celui d'un simple citoyen⁴⁵.

A Erétrie, IG XII 9, 157, épitaphe d'un Κόπρις ou d'une Κοπρίς (sans patronyme; date incertaine).

Le nom Κοπρίων se rencontre à Kos, III/II^a, Nuova Silloge 675, père du lochage Nikagoras; de même on a un Κοπρίων Εύφάνεος, tablette de Locres, no. 25.

Encore au IV^e s., un Κόπρων dans une liste d'étrangers d'origine inconnue, à Athènes, IG II², 2381, 24 (homme libre, selon Lexicon II).

Plus tard, une série d'attestations se localise en Macédoine; elles ont attiré l'attention des érudits, à commencer par l'esclave macédonienne Κοπρία dans une épigramme de Smyrne, CIG 3344 = GVI 1948 = Petzl, I. Smyrna 543. Une liste exhaustive des références ne paraît pas utile ici: les formes relevées sont donc Κοπρία (plusieurs exemples), les diminutifs Κόπρυλλος et au féminin Κοπρυλλώ⁴⁶.

Enfin, un nombre très considérable d'exemples de nos noms se situent dans l'Égypte gréco-romaine, pratiquement à partir du début de notre ère⁴⁷. Une bonne série avait déjà été rassemblée par Perdrizet⁴⁸, mais nous disposons depuis peu d'un catalogue vraiment exemplaire, disposé dans l'ordre chronologique par Sarah B. Pomeroy⁴⁹. Il va du I^a (exemple unique, P. Tebt. 189) aux VI–VII^e s. de notre ère. On voit au total pas moins de 279 entrées: sont notés avec soin le contexte familial, les professions éventuelles, la répartition géographique, la chronologie.

Du point de vue formel, les noms présents en Égypte sont ceux que nous avons déjà rencontrés, avec quelques formes supplémentaires. Au masculin, on a Κοπρίας (assez rare), Κοπρέας (fréquent) et Κοπρής qui représente la contraction correspondante⁵⁰ (très fréquent), Κοπρεύς (assez répandu) avec variante récente Κοπρευός, Κοπρίων (no. 103), Κόπρων (no. 10). Pour des femmes, on a Κόπριλλα (fréquent), Κοπρία (nos 119, 120, 141, etc.), Κοπρούς (11, 135, 146, 268), avec le suffixe féminin -οῦς bien attesté en Égypte⁵¹.

Comme on le voit, ces noms répondent au répertoire de la Grèce propre, avec quelques divergences: la fréquence des féminins Κόπριλλα et Κοπροῦς, la multiplication de Κοπρής, dont la diffusion a pu venir d'une véritable mode dans le Fayoum, jusqu'à l'époque du martyr Coprès⁵².

Après cette revue générale des formes et des exemples, il est temps de passer en revue les explications qui ont été proposées pour ces noms.

1) La plus simple est assurément, dans une analyse au premier degré, d'y voir des noms injurieux, sans en justifier la motivation. Ainsi dans son étude sur les Spitznamen, F. Bechtel reconnaissait ici une "schmutzige Lebensweise", avec des "recht deutliche Namen", en rapprochant le groupe de Κόπρων de celui de Φόρυς, expliqué par φόρυς "anus"⁵³. Cette théorie fait penser aussitôt au surnom célèbre de

⁴⁴ Datée trop haut chez Robert comme "épitaphe archaïque de Mélos".

⁴⁵ Sur cette inscription, voir surtout Y. Béquignon, RA 1928 II, 185–208.

⁴⁶ Pour ces derniers, Robert 55, rappelant qu'il avait éliminé une fausse lecture "Κοπρυαλώ" (Hellenica I, 73–74). Exemples de Béroia chez A. B. Tataki, Ancient Beroea . . ., 1988, 206–207.

⁴⁷ D'après la liste citée plus loin; il faut remarquer l'absence de ces noms dans la *Prosopographia Ptolemaica*.

⁴⁸ Article cité, avec quelque désordre.

⁴⁹ Article intitulé "Copronyms and the exposure of infants in Egypt", dans le recueil *Studies in Roman Law in Memory of A. Arthur Schiller*, Leyde, 1986, 147–62 (cité désormais: Pomeroy).

⁵⁰ Type 'Απελλέας, 'Απελλής, etc.

⁵¹ Pour ce suffixe, voir notamment ZPE 98 (1993), 163, type de Δημητροῦς, etc.

⁵² Cette prédominance a déjà été remarquée par S. Pomeroy, 158.

⁵³ Spitznamen, 1898, 76–77; autre classement dans HPN, respectivement 611 (de κόπρος comme "abstrait") et 483 (parties du corps).

l'empereur Constantin V, l'"iconoclaste" qualifié de Κοπρώνυμος par ses adversaires religieux; en fait, il s'agit d'un surnom péjoratif attribué à un personnage de son vivant et dans un contexte très particulier⁵⁴. En définitive, il n'est pas concevable qu'à travers des siècles, des noms littéralement injurieux aient été appliqués à des enfants.

2) Une théorie évoquant des noms chrétiens dits "d'humilité" est assez ancienne et remonte au moins à E. Le Blant⁵⁵. Elle résiste encore plus mal à l'analyse, puisque nos noms remontent à la période mycénienne; elle a d'ailleurs été réfutée, s'il en était besoin, par I. Kajanto⁵⁶.

3) Une explication plus séduisante, acceptée par de bons esprits, a été formulée en 1921 par P. Perdrizet⁵⁷. De tels noms auraient été donnés à des enfants (supposés d'abord anonymes) qui avaient été exposés sur un tas de résidus ou de fumier; ceci donnait lieu à des considérations sur l'exposition des enfants chez les Anciens et sur le malthusianisme. Il faut dire que cette théorie, qui paraît aujourd'hui spécieuse, a été adoptée par plusieurs érudits, et en particulier par L. Robert⁵⁸.

Les hypothèses de Perdrizet ont été contestées, pour l'Égypte, par S. Pomeroy, comme on le verra plus loin. Mais il est clair qu'elles ne sont pas non plus valables pour les périodes antérieures et les autres régions. Certes, on ne peut pas prouver qu'aucun porteur de ces noms n'avait été un enfant trouvé. Cependant, plusieurs des personnages énumérés ci-dessus sont mentionnés avec un patronyme, parfois avec un bon statut social: à Halicarnasse, à Mélos, à Kos (père d'un lochage), à Locres, enfin à Iasos où le premier personnage est archonte, son fils étant prêtre de Zeus. Comme on le voit, il ne s'agit pas là de basse société ou d'esclaves; le fait qu'en Macédoine il y ait eu des esclaves ainsi nommés ne prouve rien.

Pour revenir à la situation en Égypte, je constate que S. Pomeroy a formulé plusieurs constatations intéressantes:⁵⁹ 1) les esclaves sont une petite minorité dans sa liste (8 sur 279) et il ne doit pas s'agir d'enfants abandonnés, vu la fréquence des patronymes ou métronymes correspondants; 2) ces noms n'ont pas été regardés comme infamants puisqu'ils se rencontrent pour des ascendants ou des descendants; 3) observation très judicieuse, nos noms sont parfois utilisés comme second nom, ce qui prouve qu'on pouvait les choisir librement: ainsi des dénominations comme Διοδώρα dite Κοπροῦς, Σαραπίων ὁ καὶ Κόπρων, Ἀὐρ. Καλλίνικος ὁ καὶ Κοπρέας, Ἀὐρ. Ἀσκλητάριον ἢ καὶ Κόπριλλα⁶⁰, etc.; 4) le statut social des personnages montre que l'on a affaire à des gens de conditions diverses: sitologue, conseiller, gymnasiarque, etc.

En conclusion, on voit que pour l'Égypte ce relevé soigneux amène à écarter les idées de Perdrizet. Les noms en Κοπρ(ο)- ne sont pas attachés à des enfants abandonnés sur un κοπρών et n'ont pas de relations particulières avec la condition servile. Ce sont donc des noms comme les autres, bizarres seulement au regard de nos sentiments modernes. Leur nombre même en Égypte n'a rien d'anormal: d'une part, la richesse de la documentation papyrologique enrichit tout dossier de ce genre, de l'autre des effets de mode ont certainement joué un rôle.

Il convient donc de chercher une autre explication pour les noms "copronymes". Par un détour inattendu, je crois pouvoir la proposer ici. Après le décès du président ivoirien Houphouët-Boigny, une

⁵⁴ L'empereur fut également surnommé Καβαλλίνος et les deux surnoms se rapportent vraisemblablement d'abord à son amour exagéré des chevaux; ensuite des légendes absurdes se greffèrent sur ce point de départ, voir A. Lombard, Constantin V, Paris, 1902, 12–17.

⁵⁵ Rev. Arch. 1864 II, 4–11.

⁵⁶ Arctos N. S. 3 (1962), 45–53. Au sujet du groupe latin de *Stercorius*, voir D. Feissel, Recueil inscr. chrét. de Macédoine, 1983, 31–32 ("par antiphrase . . . un simple sobriquet de bon augure").

⁵⁷ Article cité.

⁵⁸ Notamment Robert 53 "Perdrizet, en un remarquable article . . ."; cf. Documents Asie Mineure méridionale, 1966, 72, note 7.

⁵⁹ Article cité.

⁶⁰ Pour le nom de femme Ἀσκλητάριον, dérivé d'Ἀσκληᾶς, voir mes OGS 301.

notice qui lui fut consacrée⁶¹ contenait le passage suivant: “Ses biographes disent qu’il est né le 18 octobre 1905 dans ce village baoulé [Yamoussoukro] . . . Le sobriquet d’ Houphouët ‘balayure à jeter’, destiné à conjurer le mauvais sort, lui fut attribué afin d’éloigner de lui les esprits maléfiques, car sa famille avait perdu plusieurs nouveau-nés”. Ce renseignement est exact. Grâce à l’obligeance d’un spécialiste, M. Emilio Bonvini⁶², je peux ajouter des précisions. Tout d’abord, il ne s’agit pas d’un “sobriquet”, mais du nom véritable, souvent décidé et choisi avant la naissance de l’enfant. Le sens est bien “détritus”, comme l’indique l’auteur d’une étude sur le baoulé pour le nom écrit Oufouè⁶³. Pour la motivation, il faut citer le commentaire du même auteur sur un nom Béhiblô: “Littéralement: qu’on le jette! qu’on l’abandonne (parce que cet enfant n’est pas un être humain). Par suite d’une mortalité infantile, les parents donnent ce nom à l’enfant qui naît après ceux qu’ils ont perdus. Ce nom est un véritable bouclier qui préservera l’enfant des ‘cibles de la mort’”⁶⁴.

En 1994, j’étais donc parvenu à ce résultat, mais je me suis aperçu ensuite qu’une papyrologue américaine avait eu la même idée que moi en 1989. En effet, j’avais noté l’intérêt éventuel d’un article de Mme D. Hobson consacré à la dénomination dans l’Egypte Romaine⁶⁵, mais je ne m’étais pas pressé de le consulter, imaginant d’après le titre une étude très générale. En fait, Mme Hobson s’est intéressée à diverses catégories particulières, en s’appuyant sur des études de linguistique moderne pour des domaines très éloignés de nos études. Ainsi, elle s’est occupée brièvement mais efficacement des copronymes⁶⁶.

Ayant remarqué que, dans l’étude déjà citée, S. Pomeroy avait écarté la notion communément admise de noms réservés aux enfants exposés, elle déclarait: “A persuasive answer comes to us from the vast anthropological literature which attests to the common practice of ‘derogatory-protective’ naming; that is . . . when a woman has had trouble conceiving a child, or has had a number of children die in infancy, she will name a new baby something negative in order to ward off the evil eye and thereby ensure the survival of her child. This phenomenon is copiously documented in various societies around the world and makes perfect sense of the otherwise inexplicable phenomenon of copronyms . . . ”⁶⁷. Comme on le voit, Mme Hobson est arrivée avant moi au résultat que je propose aujourd’hui, mais je me réjouis de cette rencontre, car nos chemins ont été différents.

En conclusion, les noms en Κοπρο- et le nom isolé Σκόβαλος possèdent une très forte valeur apotropaïque. Après plusieurs naissances infructueuses, il convient d’écarter le regard des puissances maléfiques⁶⁸ et de protéger la vie d’un enfant en lui attribuant un nom qui atteste son insignifiance. Ainsi, dans une conception “primitive” des dangers qui entourent l’être humain, de tels noms ont pu être imaginés, malgré des contextes culturels et géographiques différents⁶⁹.

Paris

Olivier Masson

⁶¹ Dans le quotidien Le Monde, 9 décembre 1993.

⁶² Enseignant de linguistique africaine, Ecole pratique des Hautes Etudes (IVe section).

⁶³ G. Effimbra, Manuel de Baoulé, Paris, 1959, 216.

⁶⁴ Ibid. 217. Pour un autre pays, au Burkina-Faso, un passage caractéristique chez M. Houis, Les noms individuels chez les Mosi, 1963, 79: un enfant, interrogé sur son nom, répond: “Les enfants de ma mère mouraient; alors mes parents m’ont appelé *Sagdo* [ordures, balayures] pour marquer qu’on ne compte pas sur ma vie. Ils croient qu’ainsi je vivrai longtemps”.

⁶⁵ “Naming Practices in Roman Egypt”, Bull. Am. Soc. Papyr. 26 (1989), 157–174.

⁶⁶ Ibid. 163–164.

⁶⁷ P. 164; n. 15 et 16, D. Hobson se réfère à l’ouvrage de R. D. Alford, Naming and Identity: A Cross-Cultural Study of Personal Naming Practices, New Haven (Conn.), 1988, notamment 59–65. Elle énumère ensuite divers exemples de tels noms dépréciatifs pour des contrées comme la Chine, l’Inde, d’autres pays africains, dont le Soudan.

⁶⁸ A propos du “mauvais œil”, je relève l’annonce d’un ouvrage général, Th. Rakoczy, Böser Blick, Macht des Auges und Neid der Götter, à paraître en 1996 à Tübingen.

⁶⁹ Un exposé correspondant à cette section a été présenté le 19 février 1996 au “Centre de recherches Gustave Glotz, Universités de Paris I et de Paris IV”, à la Sorbonne.